



HISTOIRE GÉNÉRALE DU SÉNÉGAL
DES ORIGINES À NOS JOURS

MANIFESTE

Professeur Mamadou FALL,
Coordonnateur Général

Introduction

Ce manifeste est un appel pressant à la communauté des historiens de toutes écoles, toutes traditions et de toutes institutions, un appel aussi à la communauté des acteurs étatiques dans la diversité de leur engagement de toute nature au service du Sénégal.

Il sonne la remobilisation tous azimuts pour une prise de parole et de la plume auprès des Grands Témoins de notre histoire pendant qu'ils sont encore en vie. Il s'agit aussi de redonner vie aux archives, aux vestiges et lieux mémoriels avant de les livrer à la prédation rongeuse des souris ou dans l'oubli froid du mépris culturel.

La raison graphique et la bibliothèque coloniale ont déjà organisé nos connaissances d'aujourd'hui et notre intelligibilité du passé et sans crier gare la puissance des algorithmes et de l'intelligence artificielle est en train de forger nos certitudes de demain.

Nous sommes seuls à pouvoir écrire notre histoire à l'endroit. Nous sommes les seuls, du haut des normes et codes méthodologiques universels à pouvoir produire du sens sous le chaud soleil et les timides alizés de nos latitudes ou les itinéraires lointains de nos diasporas.

Ici commence la liberté, ici commence le génie, ici commence la confiance culturelle, ici commence l'émergence, la construction de soi, la confiance en soi et en l'avenir.

Le Sénégal est un beau pays; les Sénégalais dans leur majorité, nous pensons particulièrement à ceux qui n'ont pas l'habitude de prendre la parole publique, sont pétris des meilleures qualités humaines ; la terre de ce pays dans ses alluvions fertiles comme dans ses replis géologiques est des plus généreuses.

L'histoire de ce pays est à la fois faite de la lucidité et du courage de certaines de ses élites, de ses hommes, de ses femmes et sa jeunesse, de la vaillance de ses artisans, paysans, agriculteurs, pêcheurs et éleveurs, comme de l'intelligence de ses clercs ou l'héroïsme de ses soldats.

« **Mbaar** » la forge, « **waar** » le champ, « **xamb** » l'autel, « **daara** » l'école et « **xare** » la guerre, sont les cinq piliers symboliques de la trajectoire du Sénégal. C'est autour de ces piliers que se sont noués les séquences, la structure anthropologique, les formes de socialisation, les statuts socioprofessionnels, les savoirs, les systèmes de valeur, bref tout un système de représentation axiologique et idéologique, et tout l'imaginaire social.

La cohérence de l'ordre social avait un équilibre relatif tant que ses composantes partageaient un espace public autonome.

Mais, dans la longue fabrique de notre nation, il s'est révélé plusieurs fractures : symbolique, anthropologique, territoriale et institutionnelle qui ont, en effet, jalonné les différentes séquences d'une histoire plusieurs fois millénaire.

Sous d'autres cieux, c'est par le bruit et la fureur des révolutions qu'on a abordé ces fractures pour accoucher avec le fer, le feu et le sang les transformations que les sociétés portaient dans leurs flancs.

Au Sénégal, par contre, c'est par le fil des alliances, les fibres du cœur, le dialogue du sens, la pertinence des visions et la mobilisation des énergies collectives que passera la Renaissance.

Il nous faut absolument sortir de l'angélisme.

Il y a une question centrale de notre construction nationale qu'on ne peut éviter.

Le sang d'un élu, d'un commis ou d'un usurpateur est-il le seul critère de légitimité historique, la seule référence, la seule matrice de l'identité qui puisse fonder un discours historique ?

Le discours fondateur d'une communauté est toujours produit par ses différents segments au travers de leurs interactions sociales et leurs relations intersubjectives qui créent des codes, un lexique, une grammaire, tout un discours symbolique et une table axiologique que des scribes, des prêtres, des marabouts et des législateurs transforment en rites, coutumes, règles et lois.

Les mythes et le logos dans leur version orale, écrite ou symbolique traduisent toujours une lecture circonscrite, contextualisée du vécu ou la distante scénarisation d'une communauté décrite dans son altérité, sa négation ou son assimilation.

Le droit à l'histoire, c'est-à-dire la possibilité de se raconter par des mythes, des symboles, des icônes ou des discours (écrits ou oraux) et tout autre document, est un droit naturel et universel de tous les êtres humains « **Le souvenir est le seul paradis dont nous ne pouvons être chassés** ». (Jean Paul Richter).

Nous avons perdu notre vigilance historique dans la conservation de l'héritage symbolique commun du monde. Longtemps dans le monde les connaissances confluaient dans les autels, temples, couvents et monastères avant que la romanisation du logos en Occident ne crée l'une des plus grande fracture intellectuelle du monde.

C'est de cette fracture que naîtront deux des catégories majeures de l'exclusion que sont l'ethnie et l'universel souverain de l'empire romain sous Constantin.

L'histoire du Sénégal est comptable elle de plusieurs fractures dont la tradition fait écho ou que le présent cristallise dans les différences de statuts, de postures idéologiques ou de positions sociales.

Le Pr Saliou Kandji résumait bien la table axiologique de l'ordre garmi avec les critères qui fondaient la légitimité traditionnelle de l'autorité au Sénégal :

1. *Gënëxam (connaissance)*
2. *Gënëxammee (discernement)*
3. *Gënëmaandu (intégrité)*
4. *Gënëfegu (sens de la mesure)*

MANIFESTE

Pourquoi a-t-on alors cessé de considérer les vertus garmi pour ce qu'elles ont été ? Des vertus familiales qui perpétuaient des codes de conduite, une morale de la probité publique et un sens éthique dont l'intégrité pouvait se défendre au prix de la mort. Ces vertus malheureusement ont déserté les familles et l'espace publique qui n'en ont gardé que l'enveloppe laudative.

Sans crier gare, les lois du marché et de la globalisation ont pris le dessus et la République tarde encore à les mettre en valeur, laissant de façon aléatoire ce mandat aux églises et aux « **daras** ».

Il est temps pour chaque Sénégalais de se raconter du village à la cité et faire son témoignage, sa généalogie et le descriptif de sa communauté et ses hauts faits.

Ce travail citoyen servira au moins à la fiabilisation et de la solidification de notre état civil mais surtout permettra à chaque famille, chaque Grand Témoin de notre passé de verser sa contribution au registre de notre comptabilité nationale du mérite.

C'est le moment de revenir sur Yoro Boli Diaw, la figure célébrée par notre historiographie comme le premier historien moderne. Il a sans aucun doute participé à la consolidation de nos traditions, à leur compilation et transmission. Ce travail qu'il a partagé avec Amadou Wade, Siré Abbas Soh, Cheikh Moussa Kamara ou Bertrand Bocandé, est incontournable dans toute la production du XIXe siècle.

Il a puisé à de bonnes sources qu'il a documentées avec érudition et intelligence. Mais on lui doit trois legs fatidiques à notre historiographie.

- 1.** Son arrimage paradoxal à la Bibliothèque coloniale qui l'a parrainé avec Delafosse et Gaden.
- 2.** La centralité de la généalogie comme fondatrice de la légitimité bureaucratique des fils de Chef.
- 3.** La prédilection pour l'histoire politique qui est nécessairement une histoire dynastique, et de guerres entre lignées garmi.

Si ces trois legs ont une valeur heuristique indéniable, leur déliaison et leur exclusivité dans un discours national sont ouvertement diviseurs et polarisant.

Ce discours, même s'il nourrit des valeurs cardinales de bravoure, de résilience et d'héroïsme, garde une charge fractale très préjudiciable à la cohésion nationale.

Dans ce pays, les silences de notre historiographie, et les bruyantes clameurs des victorieux des guerres fratricides du XIXe siècle, laissent tous les jours de flagrantes et béantes violations des articles 5 et 7 de notre Constitution. Ces dispositions de notre Charte nationale garantissent résolument l'unité historique de notre nation contre toutes les divisions ethnocistes ou religieuses.

La polarisation est triple : polarisation dans l'accommodation avec le fait colonial, polarisation au seul ordre garmi, polarisation sur la culture de la revanche permanente pour des batailles emportées ou mal négociées par telle ou telle faction de l'ordre social.

Tout cri de victoire répété et chanté avec ostentation des siècles après, est un coup de semonce dans le ciment encore fragile de notre unité historique.

Les guerres fratricides de l'ordre garmi sont autant de fractures dont d'innombrables références font encore écho de Jalawali, Guilé à Guy Njuli ou Niani La Rebelle. À considérer simplement le capital de ressentiment, de trahison, d'usurpation et de spoliation que l'histoire dynastique véhicule, on se rend compte qu'elle ne peut fonder une nation réconciliée, par contre elle peut cristalliser les dissidences et les fractures.

Comment raconter la bataille, célèbre dans les annales du Sénégal au cours de laquelle une fraction de l'aristocratie commandée par l'aîné attaqua le souverain en place et le dilemme de sa tante maternelle partagée entre son fils régnant et son contempteur dont elle est la tante paternelle.

Elle intimait l'ordre à la maison du roi de préparer victuailles et beuverie pour l'éventuelle victoire.

Son neveu vainqueur entra triomphalement à la cour au son des tam-tams. La tante afficha une joie contenue car elle venait de perdre un parent maternel au profit d'un parent paternel.

Après l'avoir entendue, et après que ses hommes se fussent régalés, le vainqueur donna à ces derniers l'ordre de faire coucher sa tante paternelle, et de sa main l'égorgea impitoyablement. Cet épisode est réputé s'être déroulé en 1734 et largement documenté par la tradition.

Comment raconter sereinement cette histoire sans la contextualiser dans le despotisme du XVIIIe siècle ?

Comment reprendre cette tradition sans l'associer aux puissants ressorts qui ont inspiré la condamnation de cette horreur ? Comment ne pas voir surgir des flancs de cette société le discours axiologique d'un Koch Barma face au Damel Daou Demba ou la véhémence des diatribes de Thierno Souleymane Baal devant les dérives des Déniankobé ?

Comment ne pas y retrouver la dégénérescence, la décomposition d'un ordre politique et social mais aussi les premières lueurs de la philosophie des lumières qui du Fouta au Vietnam des Tayson en passant par les relais américains et français, allaient rationaliser ce siècle ?

Notre histoire reste marquée par ces profondes et récurrentes fractures civiles qui révèlent toujours les blessures du passé. Il faut en parler mais il faut cesser de leur donner le statut d'un discours fort qui domine notre historiographie et notre espace de sens.

L'amnésie et le refoulement ne sont pas la solution. Il faut en parler pour exorciser les démons du passé.

Les cassures sont tellement profondes que chaque interstice de la structure de sens

peut rapidement signifier schizophrénie, délire et fausses certitudes qui prennent le dessus sur la réalité des faits.

Il s'y ajoute les fractures structurelles de notre passé que nous avons refoulées et que nous tardons à ressouder encore.

1. Fracture symbolique

Dès les premiers moments de l'ère chrétienne toute l'Afrique de l'Ouest avait été fondue dans la terre inconnue du monde.

Strabon lui-même, en écho à la géométrie euclidienne, comparait l'Afrique à un triangle droit auquel manquait l'hypoténuse correspondant à l'Afrique de l'Ouest. Il reconnaissait son ignorance de cette région réputée être le monde peuplé de monstres ou d'hommes avec des têtes de chiens.

Le péché originel de notre historiographie sera d'arrimer toutes nos humanités aux traditions grecques et latines avant de l'installer durablement dans les arcanes de la Bibliothèque coloniale.

La mythologie, la philosophie, l'épopée, l'histoire et même l'esthétique se déclinaient fièrement sur les parvis du Parthénon grec ou le Colisée de Rome. Ainsi toute les traditions de l'âge axial dont parlait Jaspers, tout l'héritage spirituel de l'humanité, depuis Sumer et ses codes, l'Inde et ses Upanishad ou les traditions judéo-chrétiennes, tout nous semblait dans une distante rupture avec l'Égypte, l'Éthiopie ou Méroé.

2. Fracture anthropologique

Des populations d'éleveurs, pasteurs, pêcheurs, agriculteurs et marchands ont constitué un fonds anthropologique d'où se sont forgées des communautés historiques cimentées par la langue, les coutumes sur des terres où elles ont partagé des rites et institutions communes. Une fracture anthropologique s'est opérée entre Fulbe, Soninké, Berbère, Lébou. C'est à partir des flancs de cette communauté anthropologique que surgiront les « castes » et la dépréciation du travail manuel qui en fut le corollaire.

Sous d'autre cieux, la rencontre entre nomades et sédentaires, et la sédentarisation des nomades ont permis aux populations de négocier des sauts techniques et technologiques décisifs. C'est de la rencontre entre le troupeau du pasteur, la culture du sédentaire et la forge qu'est née la charrue qui permettra des gains de productivité exceptionnelle. Il en est de même entre agriculteurs céréaliers, meuniers et autres artisans pour le développement des premiers greniers, des premiers outils, des premiers conteneurs et des premières manufactures.

Au Sénégal, une mauvaise alchimie a tiré de la forge l'économie du mépris social qui a généré les « castes » et compromis pendant longtemps la mystique du travail et la libération des énergies collectives.

3. Fracture institutionnelle

Elle se traduira par la non-correspondance entre cadre socio- économique et armature institutionnelle. La crise du lamanat à partir du XVe siècle, l'impact de l'Atlantique et les révolutions islamiques du XVIIe siècle, ont fini de polariser l'espace et les communautés et figer les identités dans des ethnies différentes et démultipliées.

4. Fracture territoriale

Elle sera consolidée avec le fait colonial qui organise son économie et ses institutions le long de la côte où des comptoirs fluviaux.

Le confinement côtier, sur des villes et comptoirs gardera une marque profonde dans le mimétisme culturel, la compromission de l'Unité nationale et la marginalisation des forces vives de ce pays.

Il est plus que le temps de ressouder ces fractures par l'appropriation de notre histoire dans son contexte régional et international.

a) Il est temps de réconcilier les Sénégalais avec leur passé méconnu ou occulté par la longue nuit de l'esclavage, du colonialisme et de la marginalisation.

b) Il est temps de s'atteler davantage à la construction d'un continuum historique sans incohérences, discontinuités ou périodes obscures. Ce premier corpus, allant de la Préhistoire au XXIe siècle, couvre la période de notre Histoire où notre identité, notre trajectoire et notre génie propre se sont forgés.

c) La démarche doit rester inclusive avec une approche globale qui ne laisse de côté aucune région, aucune langue, aucune religion, aucune culture, aucune « ethnies » ; elle est ancrée dans une vision sénégalaise et panafricaine. C'est une histoire qui est à la fois économique, sociale, politique, diplomatique, culturelle, religieuse et scientifique, pour réconcilier toutes les écoles de pensée.

d) Ce travail offrira au Sénégal tout le spectre des sources écrites, orales, iconographiques, audiovisuelles ethnographiques, linguistiques, archéologiques, de l'imaginaire collectif, des épopées professionnelles, les supports du sacré et lieux mémoriels, les toponymes et anthroponymies.

e) Les Sénégalais conscients ne se sont jamais reconnus dans une histoire du déni et du soupçon qui méprise leurs élites et marginalise leur peuple. Les Sénégalais avertis n'ont jamais adopté une histoire qui s'adosse à la mer et ses bateaux, forts et comptoirs et observe à distance une communauté pour n'en décrire que les accidents, les conflits ou dissidences. Notre histoire avait été écrite à partir des textes, graphiques, concepts hérités des seules sources européennes ou inspirés de traductions hâtives de textes arabes.

Nous faisons toujours face à cinq (05) défis majeurs :

- *la discontinuité de son temps long ;*
- *le polysémie des légendes et des mythes ;*
- *l'hagiographie dynastique et la prépondérance de l'histoire politique ;*

MANIFESTE

- *la fragmentation du discours historique et le cloisonnement des approches ;*
- *les présupposés euro centristes de la Bibliothèque coloniale.*

La première résonance de l'histoire du Sénégal avec l'histoire sous régionale, régionale, et mondiale est au niveau des séquences millénaires révélées par la tectonique et la stratigraphie. Le territoire du Sénégal participe d'un ensemble orographique avec une nomenclature géologique et l'occurrence de certains types de roche et paysage. Ainsi l'héritage de la nature qui définit l'Environnement a gardé sa marque dans la configuration du peuplement et la distribution des communautés humaines. La nature du sol, des minéraux, fossiles, paysages et activités humaines sont toujours des éléments fondamentaux du legs historique.

Le regretté professeur Yoro Fall avait ouvert les pistes en insistant sur le fait que l'histoire des villages, des toponymes, des anthroponymes, combinée à la généalogie, voire l'histoire dynastique, donne à l'histoire du peuplement et des mouvements de population une envergure autrement plus grande que l'attribution des sites archéologiques. Sereer, Fulbé, Wolof, Soninké, Malinké ou Soose, Naar ont constitué à différentes époques, des éléments importants de la population ancienne de la vallée du fleuve Sénégal.

Les dieux d'eau ont défini l'itinéraire de l'hippopotame du Wagadu au Ngabou. Les Bainouk comme les Koniagui et Bassari sont sortis de leur marginalité pour intégrer un ensemble où ils ont posé très tôt les premiers jalons révélés par les terroirs du mégalithisme sénégalais et les amas coquilliers de Casamance. Fulbé, Soninké, Naar, Lebu et les Subbalbe et Malinké ont révélé leur communauté historique sans aucune discontinuité. Le socle paysan, pasteur, pêcheur, chasseur et marchand a dévoilé sa substance anthropologique et sa place dans la construction de l'espace.

Les pistes du Sahel chevauchant le chemama et le Waalo, par l'Adrar, définissaient le nord. Le Djoliba au travers des plateaux quaternaires que sillonne la Falémé jusqu'au «portes de l'or », ouvre l'est. Le fleuve Sénégal du sud-est descendait des contreforts du Fouta Djallon et hésite un moment, avant d'entrer, par Dioguntoro, dans l'espace qui constituera le Sénégal. Sur tout son lit inférieur il déversait ses généreux limons pour former le Walo au Sénégal et le Chemama en Mauritanie. L'ouest des placers du sel et des pêcheries lébu et niominka rejoignait les sanctuaires de Sangomar avant que la poussée mandingue et fulbé n'intègre le pays de refuges des vasières du sud.

Ce sont tous ces courants historiques qui ont défini l'espace du Sénégal et mis en scène l'ethnicisation qui a redéfini les identités hybrides en wolof, pular, joola, soosé, lébu et sereer dans le Finistère des portes de l'Atlantique.

Depuis des siècles des populations de culture céréalière, bousculées par les nomades se sont installées dans des berceaux et terroirs agricoles qui semblaient avoir été préparés pour elles pour définir leur terroir de l'igname, du mil, du lait, des pêcheries ou du riz.

Des migrants depuis les plateaux de l'Adrar au nord ou les berges du Djoliba à l'est ont trouvé des lamas dont le statut de premiers occupants conférait le droit à la propriété des terres et, par extension, l'autorité politique locale. Quand il n'a pas été possible ou souhaitable de chasser les lamas, les immigrants devaient négocier la reproduction de

leur ordre social métropolitain par les moyens du mariage, des institutions communes pour asseoir une hiérarchie sociale et des relations d'échange et des stratégies appelées à évoluer avec le temps.

Au Sénégal les pionniers des migrations fondatrices sont les Soninkés, les Peuls, les Sérères, les Berbères, et les Malinkés.

L'islamisation allait ouvrir une nouvelle légitimité, une redistribution socioprofessionnelle dont les témoins sont la constitution du groupe transculturel wolof, le corps des marabouts ainsi que la polarisation en castes. Les griots deviennent les arbitres de cette polarisation en prenant la cause des lamanes séreer.

Islamisation, immigration/sédentarisation, dévolution matrilineaire du pouvoir et ouverture de l'Atlantique ont jalonné une difficile transition du lamanat à la royauté au Sénégal entre le Xe et le XVIe siècle.

Sur les pistes du Sahara et aux portes de l'Atlantique surgissait l'application d'ethnonymes à des communautés de même langue et culture matérielle. C'est le point de départ de la production historique de l'ethnicité, des formes politiques, religieuses, des identités et de statuts socio-économiques.

La culture des mégalithes enjambe allègrement les limites de nos souverainetés factices pour imposer une continuité culturelle forte qui doit inspirer les contemporains dans la refondation du projet panafricaniste. Ils sont les témoins puissants d'une Afrique inventive et originale qui participe, sur la liste du Patrimoine mondial, à la célébration de notre continuum historique à travers les quatre sites, **Siin Ngayene** et **Wanar** pour le Sénégal, **Ker-Bath** et **Wasu** pour la Gambie inscrits au Patrimoine mondial de l'**UNESCO**.

Les traditions populaires, la linguistique comparée comme les pistes de l'anthropologie nous suggéraient déjà qu'il fallait aller jusqu'à la lointaine vallée du Nil pour retrouver certaines des racines les plus anciennes du peuplement sénégalais.

Associées à la culture matérielle à laquelle il a été abondamment fait appel, ces traditions permettront à tout lecteur attentif de comprendre que nos origines et nos héritages lointains traversent le temps et l'espace pour s'ancrer dans ce que Cheikh Anta Diop avait déjà identifié, dès ses premiers travaux au tout début des années 1950, comme un ensemble culturel qui partage une certaine cohérence sur bien des aspects.

Il nous faut à la fois garder la rigueur académique et donner au Récit national des traditions populaires et musulmanes leur place dans la réécriture de l'histoire du Sénégal.

Décrire des itinéraires dans la narration du vécu et non de la découverte et de la distante scénarisation.

C'est une histoire de figures et de familles longtemps travesties à laquelle il faut donner une dignité éditoriale pour le grand public et non exclusivement pour le cercle fermé des lettrés.

MANIFESTE

Il s'agit d'une histoire de figures exceptionnelles, de familles, de villages, de confréries et d'écoles dans des récits de vie et des itinéraires propédeutiques impossibles à mouler dans les arcanes d'un académisme conservateur.

Il s'agit de résistances, de bifurcations sociales, de compromis, de compromission et bien souvent d'héroïsme ; et il faut en parler.

Il s'agit des parentés insoupçonnées, de figures exceptionnelles et de faits extraordinaires; et il faut en parler.

Il s'agit de doctrines, exégèses et sciences inconnues du grand public; et il faut en parler.

La crise du Covid-19 est un puissant révélateur de l'impasse dans laquelle le monde se trouve. C'est la crise d'un modèle autoritaire qui a organisé le monde du haut de la violence de ses certitudes. Mais la brutalité du choc est telle que l'effet catharsis s'est imposé de lui même. On ne peut plus penser de la même manière dans tous les cas.

Les humanités avaient beaucoup perdu de leur élan critique avec leurs certitudes scolaires mais voilà que brusquement s'y ajoute un vertige tragique qu'on peine à énoncer rationnellement. Un événement tragique est survenu brutalement pour révéler au monde sa propre tragédie. En neuf (09) minutes d'une insoutenable violence, la mise à mort de George Floyd en plein jour, a sonné la fin des illusions de liberté d'un modèle social fondamentalement injuste.

Par une insoutenable ironie le Covid-19 a subi une nouvelle mutation en arborant les habits d'un policier étouffant un homme comme l'ultime tocade du toréro dans l'arène du premier nouveau monde nommé Amérique.

Le symbolisme est fort : c'est au pays de la liberté que la main de la loi a crucifié l'humanité en plein jour. Ce geste insensé du policier agenouillé sur la gorge d'un homme ligoté et déjà à terre, restera l'icône tragique d'une humanité couchée et meurtrie qu'il nous faut relever.

On ne relèvera jamais assez le grand format de l'image de la mort de George Floyd. C'est un homme noir qui était à terre mais la main et le genou du meurtrier étaient caucasiens comme le cordon de sécurité qui protégeait son forfait. Mais l'image se complétait magnifiquement par la couleur arc-en-ciel de l'indignation. C'est l'humain debout qui faisait face impuissant devant la bête immonde du racisme. On connaît l'histoire des millions de George Floyd de par le monde depuis des siècles mais on sait aussi l'horizon que trace cette tragédie d'un jour.

Dans la frénésie du combat sanitaire on a identifié les signes cliniques d'une nouvelle maladie, son temps d'incubation et son protocole de traitement. Mais on a largement oublié les signes tragiques qui l'on annoncés et accompagnés. On n'a pas encore fini de gloser sur la souche de la maladie, ce point oméga de l'espace du monde où il serait né et répandu sur un monde pris de court.

Mais à y regarder de plus près le virus était là et bien là dans les interstices des moult fractures de notre temps:

- La fracture écologique ;
- La fracture sociale ;
- La fracture territoriale et démocratique ;
- La fracture confessionnelle ;
- et la béante fracture économique et financière.

Pourtant chacune de ces fractures avait ses signes tragiques, son timing de longue durée et ses protocoles prescriptivistes. Rien n'y fit.

Les protocoles de Kyoto à Paris peinaient toujours à trouver ne serait-ce qu'un diagnostic consensuel sur le réchauffement climatique et le niveau de CO2, la disparition des abeilles, la destruction des forêts et le corollaire de la sortie forcée de la faune de son habitat naturel, la fonte des glaciers avec le relèvement du niveau de la mer, les tempêtes et tsunamis.

L'irruption des gilets jaunes, après le printemps arabes et la poussée populistes a fini de révéler la profondeur d'un désarroi social que les Grenelle, fora civils, Town-hall meetings, et manifestations populaires, n'ont point estompés.

De la Cité grecque à la City de Londres, l'espace démocratique s'est toujours enfermé dans une périphérisation des démunis par la citoyenneté, le cens ou la couleur de la peau. Une géométrie de l'exclusion a toujours distribué l'espace entre un cœur institutionnel, politique et financier et des nœuds désurbanisés comme réserves de main-d'œuvre, ou de suffrage. Les bidonvilles, la marginalisation des banlieues et le dépérissement des campagnes en sont les témoins les plus visibles.

La religion sensée réconcilier le cœur des hommes et la divine miséricorde, est devenue le vecteur le plus radical de l'exclusion et du soupçon. Il suffit de voir comment on voyage, comment les aéroports sont devenus des bunkers et des zones de tri au faciès. La drogue et l'argent sale y passent plus facilement que la foi intense que l'on cache dans un cœur mais que l'onomastique trahit.

Le maintien de la pauvreté dans des sociétés d'abondance, le surendettement des pays pauvres, les pirogues du désespoir en Méditerranée, la précarité de l'emploi et la crise des systèmes de santé et d'éducation traduisent depuis des siècles le prix insoutenable de l'opulence d'un système qui portait la liberté et la fraternité universelle en bandoulière.

Aucune des promesses de la Renaissance, des lumières ou de la mondialisation ne s'est réalisée pour les majorités sociologiques. Au contraire on entretient une guerre devenue impossible en maintenant l'horizon de la terreur. La liberté est réservée surtout aux marchandises et aux algorithmes. Pourtant on voyait couvrir tous ces virus du chaos organisé.

Les causes connues contre les ennemis identifiés avaient nourri les humanités de ce face à face millénaire entre la raison et l'obscurantisme. On savait toujours, on expliquait toujours par le mythe, le logos ou la question. Mais ce printemps du vertige ouvre

MANIFESTE

nécessairement l'horizon d'une refondation des humanités sur les réponses inter-épistémiques. Ici toutes les sourdes réponses des âges et des peuples deviennent massivement audibles pour tous.

La raison n'était point du bon bord. Le sublime, le beau, le juste et le bon que le marché et l'hégémonie politique avaient occultés depuis des siècles ont brusquement bousculé les certitudes de l'occident tétanisé de frayeur. Le réveil est dur et il faut se relever avec un horizon radical et différent.

On le présentait depuis « ***l'aventure ambiguë*** » de Cheikh Hamidou Kane. On le savait depuis Cheikh Anta Diop que l'Afrique était l'enfance du monde où l'humanité a été inventée. Mais en ce jour, le Covid-19 nous offre l'occasion unique pour inventer notre propre futur avec l'audace de refonder une humanité plurielle.

Le monde a trop vécu sur des déséquilibres majeurs entretenus par des hégémonies politiques. Malgré le plan Marshall, la décolonisation et l'ordre de Bretton Woods, la majorité des pays du monde était restée dans la spirale du sous-développement à l'exception notoire des pays de l'axe du refus de l'alignement.

Le Coronavirus est un puissant révélateur qui a produit une secousse aussi forte qui met à nu des déséquilibres aussi criards. Dans un monde globalisé où le surendettement, l'ignorance et la précarité restent le lot de beaucoup de populations, beaucoup de pays qui avaient l'ivresse de la puissance se sont retrouvés en face d'une évidente impuissance à satisfaire les promesses élémentaires de leurs systèmes politiques.

Regardez comment les libertés sont suspendues, les droits fondamentaux à la santé, à l'éducation et à la circulation sont confinés et toutes les juridictions sont devenues des juridictions d'exception. Ces bouleversements sans précédent ont montré au grand jour l'impasse des trajectoires inspirées du libéralisme triomphant. Paul Valéry l'avait annoncé au lendemain de la seconde guerre mondiale.

Mais Canetti donnera l'alerte la plus lucide et la plus radicale quand il annonçait dans ses aphorismes la sortie de la réalité. Les pays africains pour la plupart d'entre eux lorsqu'ils ont suivi le modèle européen par mimétisme ou par trahison, sont simplement sortis du réel. Ils ont suivi l'illusion de la croissance transmise, ils ont suivi les mirages de l'assimilation culturelle et ils sont surtout tombés dans les abysses de la financiarisation de leur économie.

Samir Amin s'est époumoné des décennies à dire « stop », à sonner le holà pour arrêter la marche sur les chemins perdus du développement et leurs impasses. Le Covid-19 a révélé la tragédie de « ***l'homme aux écus*** » et les apories du mimétisme culturel post colonial.

Comment nos pays sont sortis du réel sous le giron colonial et post colonial ? Le processus est passé par onze (11) séquences fatidiques.

1. L'ensemble du processus était une greffe externe des formes modulaires des institutions modernes et des procédures externes. Mais cette greffe ne réussit jamais. De

1918 à 1945, un simple discours sur le développement, de simples vœux pieux n'ont jamais survécu à un intérêt économique unilatéral. Les temps de guerre ont créé un développement par défaut et ont révélé un sentiment de solidarité impériale dont certains modernistes feront écho et essayeront de réaliser après la Seconde Guerre mondiale.

2. Trois siècles d'histoire post-atlantique ont produit un échec massif du leadership local, compromis dans une économie violente ou corrompue qui a écarté toute voie possible d'un développement sui generis. L'aristocratie légitimiste s'est engagée pendant tout le XIXe siècle dans un héroïsme suicidaire plutôt qu'un engagement rationnel dans la production, le commerce et l'administration développementaliste. Ils ont traversé tout ce siècle glorieux sans aucune tentative de politique de développement dans leur agenda; les élites post coloniales suivront paresseusement l'horizon de l'Europe.

3. Le système colonial reposait sur une cohésion incomplète de ses groupes hégémoniques. Le provincialisme, le sectarisme et l'esprit de coterie familiale étaient la mode en France tandis que la Grande-Bretagne connaissait un compromis historique entre l'aristocratie des propriétaires et les nouvelles élites urbaines. Par conséquent, une politique coloniale cohérente était quasi impossible. Même au sein de la colonie, le manque de cohésion de l'État se révélait dans l'affrontement permanent entre le parlement, le colonat, le pouvoir métropolitain et l'administration locale.

4. Les administrateurs et les colons dans une continuité notable ont défini une exception outre-mer dans la marche des pays colonisés, pour légitimer l'absence de normalisation des institutions. C'est le sens même du maintien des pratiques fiscales, des juridictions d'exception et des entreprises parasites que seuls les critères de rentabilité immédiate pouvaient justifier. Le retard de l'industrialisation a provoqué une dérive dans l'industrie fiscale sur l'opium, le Sel, alcool ou le tabac.

5. Répression, marginalisation, travail obligatoire; mépris culturel; juridiction d'exception; provincialisme, abus fiscaux; la privation de la terre était en effet les illusions d'empire que tous les esprits rationnels avaient tendance à rejeter.

6. Le simple parallèle dans la conjoncture entre la France, l'Indochine et l'Afrique de l'Ouest révèle la différence évidente entre l'expansion des salaires en France et les troubles sociaux et les famines coloniales en 1904, 1912 et 1914. Comment du reste un développement conjoncturel en France pourrait aller de pair avec un sous-développement structurel pour ses colonies?

Comment un système qui, au lieu de stimuler la production et la consommation locales, pouvait-il réussir en s'appuyant sur un flux externe permanent de ressources pour payer une productivité importée déjà réalisée à l'extérieur du pays.

7. La France a montré dans ses colonies des traits très arriérés du capitalisme sur la gestion d'une main-d'œuvre industrielle fragmentée et rare. Les colonies françaises étaient obligées d'adopter une forme obligatoire de gestion du travail. Aucune politique économique n'a jamais été mise en œuvre dans la veine industrielle moderne de 1914 à 1945.

8. Les entreprises familiales et les petites entreprises étaient toujours la règle en France. La grande entreprise impliquée dans la production, le transport et la finance avait pris les devants en Grande-Bretagne et aux États-Unis, alors que la France elle semblait demeurer dans les derniers wagons en Europe.

9. Dans la situation coloniale française, nous assistons à la réduction d'une société avec ses propres dynamiques sociales et ses propres processus en un ensemble de parias et de dépendants faits pour payer des impôts et subir la répression. Il n'y a pas de place pour un entrepreneuriat local désireux de favoriser la production. La France coloniale s'est appuyée sur les forces traditionnelles comme les familles royales déchues ou les seigneurs de la guerre repentis pour mettre en œuvre sa politique.

10. Enfin, le colonialisme a empilé une série d'impasses économiques pour la population locale: Changer leurs modes de production traditionnels sans investir dans l'industrie moderne et le développement d'un marché local. L'économie coloniale française a également gardé le péché originel du parasitisme qui garantissait le profit des secteurs du commerce, de l'alimentation et du textile. Ces secteurs ont permis un sous-investissement qui a ensuite reporté son nécessaire adaptation à une économie mondiale concurrente menée par la Grande-Bretagne et les États-Unis.

11. On avait défini l'État moderne en Afrique en énumérant formellement ses attributs de souveraineté. On avait proclamé son avènement par un acte solennel des années 1960 inaugurant l'Indépendance et l'accession à la souveraineté internationale. On avait négocié en son nom; on a gouverné en son nom et on a légiféré en son nom. Mais il s'est avéré beaucoup plus que l'avènement d'un ordre nouveau, d'un basculement dans l'univers virtuel du prescriptivisme économique et du formalisme juridique.

Alors, comme l'ange Clio de Benjamin ressuscitant les morts, nous sommons l'Afrique de choisir des modèles alternatifs et réinventer l'humain et vivre autrement.

Un monde nouveau est en incubation dans cette pandémie, il annonce la symphonie de toutes les réponses d'une humanité retrouvée.

On avait défini l'État moderne en Afrique en énumérant formellement ses attributs de souveraineté. On avait proclamé son avènement par un acte solennel des années 1960 inaugurant l'Indépendance et l'accession à la souveraineté internationale. On avait négocié en son nom; on a gouverné en son nom et on a légiféré en son nom. Mais il s'est avéré beaucoup plus que l'avènement d'un ordre nouveau, d'un basculement dans l'univers virtuel du prescriptivisme économique et du formalisme juridique.

Entre le prescriptivisme des accords de coopération et les modèles macroéconomiques des institutions de Bretton Woods, en passant par le romantisme économique néolibéral ou marxiste, les pouvoirs et les institutions ont pris depuis des décennies le détournement de l'analyse économique et du normativisme juridique. Brusquement en 1960, sans crier gare, nos pays sont sortis de la réalité : celle des procédures indigènes de pouvoir, celle des groupes sociaux et des producteurs, celle des cultures et identités collectives sui generis. « *Au-delà d'un certain point précis du temps, l'histoire n'a plus*

été réelle. Sans s'en rendre compte la totalité du genre humain aurait soudain quitté la réalité » CANETTI, cité par Jean BAUDRILLARD, in Les stratégies fatales, Grasset, 1983, p. 14

Hannah Arendt expliquait, dans « **La Crise de l'éducation** », que chaque génération d'enfants était comme une invasion barbare que les adultes avaient pour tâche de civiliser. Il revenait aux détenteurs de l'ordre, aux connaisseurs des lois du monde, d'initier les nouveaux arrivants. Aujourd'hui c'est le monde lui-même qui se décale sans cesse, laissant rapidement les adultes sur le côté, les plus jeunes, accompagnant le décalage avec délices. Dans le maelström numérique du XXI siècle, ce ne sont pas les barbares qui mettent Rome à sac, mais les vieux Romains qui au matin ne reconnaissent plus leur ville. Nous devenons nous-mêmes barbares à notre propre monde. Nos coutumes et notre savoir deviennent obsolètes, dépassés par une civilisation qui va plus vite que nous. L'Histoire ne déferle plus sur nous pour nous anéantir avant d'édifier quelque chose de nouveau quelques siècles plus tard sur les décombres des guerres et des invasions, elle nous laisse sur place et finit par nous faire comprendre que nous sommes devenus gênants, persona non grata dans un monde qui n'attend plus. Le théâtre de la société change entièrement de décor, laissant les acteurs précédents aussi décalés sur une scène nouvelle que des courtisans du Grand Siècle téléportés au milieu de Paris Plages." Hannah Arendt, « **La Crise de l'éducation** », in La Crise la culture, 1961.

Avec notre Histoire, il est venu le temps de ressusciter les morts, il est venu surtout le temps pour le Sénégal et toute l'Afrique de choisir des modèles alternatifs et réinventer l'humain et vivre autrement.

Un monde nouveau est en incubation dans cette pandémie, il annonce la symphonie de toutes les réponses d'une humanité retrouvée.



HISTOIRE GÉNÉRALE DU SÉNÉGAL
Mermoz pyrotechnie, lot 45 - Tel: 33 860 83 83
Email: hgsenegal@gmail.com
www.senhistoire.org